

Zeitschrift: Le rameau de sapin : journal de vulgarisation des sciences naturelles
Herausgeber: Société des Sciences Naturelles de Neuchâtel
Band: 11 (1877)
Heft: 11

Heft

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 04.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le Rameau de Sapin.


Neuchâtel 1^{er} novembre 1877.

Le journal paraît une fois par mois. On s'abonne au prix de fr. 2.50 par an, chez M. le Dr. Guillaume, directeur du Penitencier à Neuchâtel.

Protection des oiseaux.

Donnez à manger aux oiseaux pendant l'hiver et ils vous rendront des services en été. Si l'hiver n'a pas été rigoureux, le printemps ne s'est pas montré favorable aux oiseaux.

Les pauvres petits, trompés par le doux temps de janvier et de février ont commencé leurs nids trop tôt, et plus d'une couvée a été détruite par la neige et les froids tardifs de mars.



Depuis quelques années, ma fille cadette donne à manger aux oisillons qui, dès que la neige couvre la terre, viennent par bandes plus ou moins nombreuses, demander un peu de pain sur certaines fenêtres de la maison. Lorsque la neige est abondante et de durée, ce ne sont pas seulement les pinsons, les rouges-gorges, les mésanges diverses qui arrivent, mais avec eux apparaissent des bandes de verdiers, quelques pinsons de montagne, le pic gris, le pic bigarré, le petit grimpeur, le merle et ça et là quelques autres oiseaux. Tous ces derniers venus disparaissent au départ de la neige, mais les pinsons et les mésanges restent les hôtes fidèles de la maison. Un des premiers, un vieux pinson mâle, s'est érigé en chef de ces hôtes. Il les régente, les gourmande et ne leur permet de prendre leur part de nourriture que lorsqu'il a mangé la sienne.

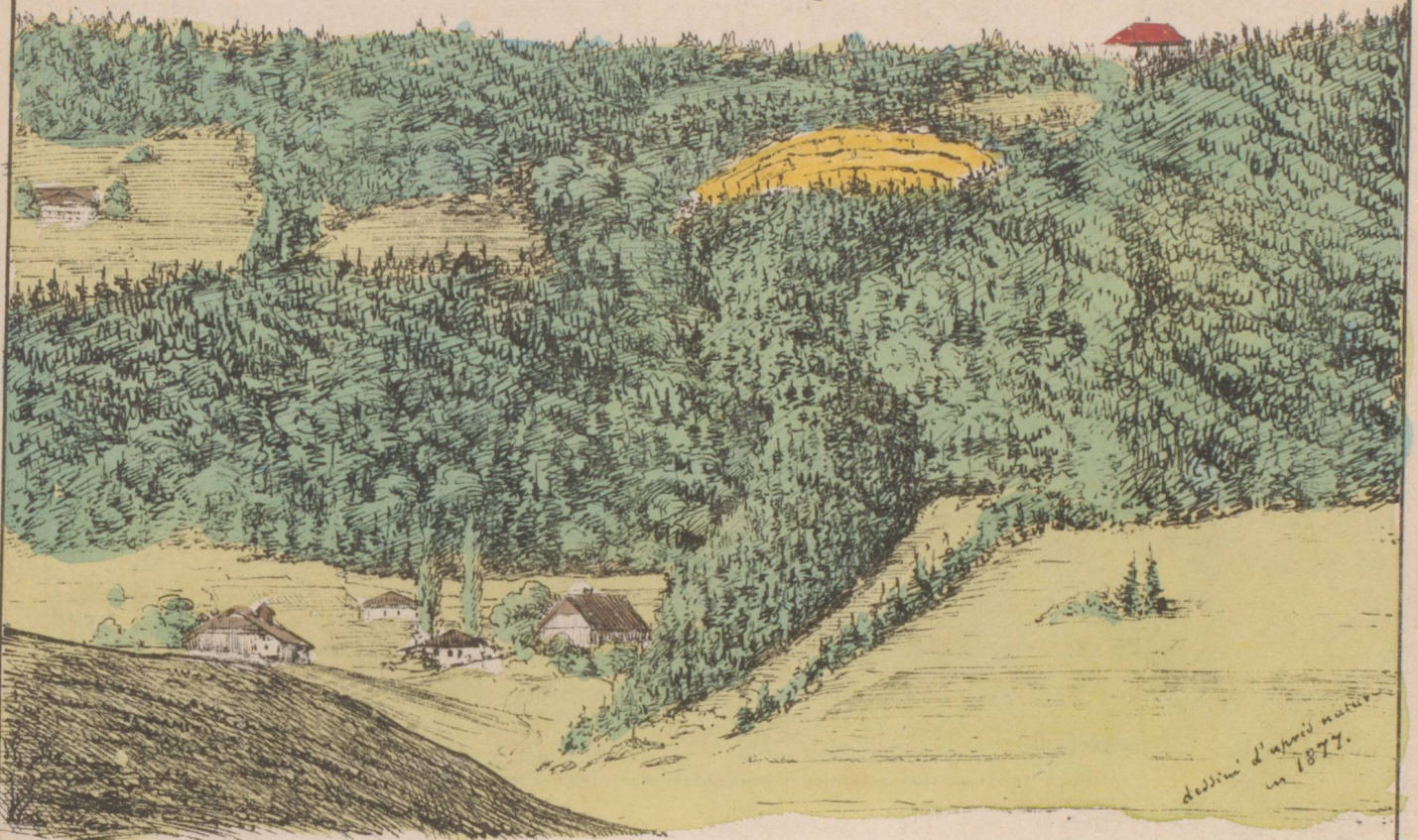
Ces oisillons ont établi leurs nids dans les arbres du jardin et des alentours de la maison, où l'on a placé quelques nids artificiels. Ils ont depuis lors rendu de nombreux services, en détruisant les chenilles qui, auparavant, pullulaient dans le jardin. Le vieux pinson s'est apprivoisé et l'an passé, il a amené sur la fenêtre de la chambre à manger, toute sa petite famille, sachant à peine voler. Cette année, il vient frapper du bec contre les vitres quand on oublie de lui donner sa pâture. Il s'est même émancipé au point d'entrer dans la chambre, à l'heure du dîner, et de venir ramasser, sous la table les miettes de pain qu'on lui offrait. D'autres pinsons et les mésanges n'osent encore suivre cet exemple. Ils se contentent de venir sur la fenêtre ouverte, mais je ne désespère pas de les voir arriver plus tard avec leurs jeunes comme le gentil pinson. Evidemment ces oiseaux sont reconnaissants des soins

qu'on leur donne. Ils viennent chanter leur petit cantique sur les fenêtres et sur les arbustes du jardin, se querellant bien un peu, mais ils font une chasse aux insectes qui comphent bien le grain, le pain, les noix cassées et quelques petites friandises qu'on dépense pour eux. Les corbeaux se sont montrés jaloux de la privauté et surtout de la bonne nourriture de ces oisillons. Pendant la neige de mars, ils sont venus demander leur part, comme des poules, jusque devant la porte de la maison. En échange, ils s'occupent actuellement à faire la chasse aux larves de hannetons, dont ils dévorent d'énormes quantités.

Je recommande à la jeunesse ce mode d'appivoiser les oiseaux utiles. Il est plus agréable de les voir habiter librement et familièrement autour de la maison, et d'entendre leur chant, jusque sur les fenêtres, que de les retenir captifs dans une cage, fût-elle dorée. Tous sont faciles à appivoiser, tout en leur laissant leur liberté. Souvent j'ai vu le rouge-gorge, l'ami du charbonnier, et le joli roitelet, venir prendre des vers, pour ainsi dire, sous ma bêche. Un de ces derniers vient de placer son nid, à deux pas de la fenêtre, dans une touffe de pivoine-arbre. Le mâle fait entendre tout le jour ses trilles et son petit chant d'amour, tandis que la femelle couve ses oeufs, pareils à de petits pois, dans un nid de mousse, fermé de toute part, et n'ayant qu'une petite fenêtre, par laquelle l'oiselet regarde ce qui se passe et écoute chanter son petit mari. J'ai vu un chardonneret placer son nid, deux années de suite, dans un grand rosier, sa jolie tête se confondait avec les boutons de rose. Un chat a détruit ce nid et les oiseaux ne sont plus revenus. Cette année, une bergeronnette a caché sa couvée, sous ma fenêtre, dans des fleurs de pêcher, que protègent contre le froid, quelques branches de sapin. Un joli rouge-queue des bois a établi son domicile dans une charmillle et des fauvettes, qui viennent d'arriver, se sont logées dans les haies touffues du jardin.

Peut-être que quelques uns de ces oisillons font aussi la guerre aux abeilles, mais celles-ci ont des moyens de défense, tandis qu'une multitude d'insectes nuisibles deviennent la proie de tous ces oiseaux chanteurs. Qu'on se figure combien une mésange doit prendre de chenilles chaque jour, lorsqu'elle a 15 à 20 becs toujours ouverts pour lui demander leur pâture. Comment fait-elle pour distinguer chaque membre de sa famille et ne pas donner à l'un au détriment d'un autre? On voit des femmes qui ayant deux jumeaux, ne savent les distinguer qu'au moyen de leurs vêtements; et voici un oiseau qui, dans son nid exigü, ne peut voir que 15 à 20 becs, tous semblables, tous pareillement ouverts, tous poussant le même cri. Cependant elle ne se trompe pas et elle reconnaît chacun de ses enfants. Cette petite mère emplumée serait-elle mieux douée de la nature que la mère de deux jumeaux? Il faut bien qu'il en soit ainsi et il y a encore bien d'autres choses non moins intéressantes qu'on découvrirait, si l'on étudiait plus attentivement les moeurs des oiseaux et de tant d'autres animaux. Les poissons même finissent par reconnaître ceux qui les nourrissent et s'en approchent sans crainte. Pour arriver à ce résultat il ne faut jamais tromper l'attente de ces hôtes, ne les jamais effaroucher, en essayant

Eboulement de Vers chez-le-Bois près Travers en 1761.



dessiné d'après nature
en 1877.

de les prendre. On peut les caresser des yeux, mais non de la main et l'on doit surtout respecter leurs nids, comme la liberté.

Les oiseaux sont vêtus comme les papillons; seulement leurs plumes sont plus grandes, mais ce vêtement ne se chiffonne pas moins avec facilité et son dérangement est plus préjudiciable que si l'on chiffonnait la toilette d'une demoiselle au moment d'aller au bal ou à l'église. Dès lors il ne faut pas être surpris si les oiseaux ont si peur de la main des hommes, mains peu faites pour manier ces précieux et délicats plumages.

Bellerive, juin 1877.

A Luigueres

L'éboulement de Vers chez-le-Bois près Travers en 1761.

L'auteur d'une monographie inédite de la mairie de Travers, présentée en 1838, à la Société d'Emulation patriotique, raconte l'événement de la manière suivante:

„L'éboulement de Vers chez-le-Bois, hameau situé à 10 minutes au nord de Travers eut lieu en 1761. Au milieu d'une nuit obscure, on fut saisi d'effroi à l'ouïe d'un bruit sourd et intense, qui de la montagne, se prolongeait jusqu'au bas de la côte. En recherchant avec anxiété la cause de ce phénomène on reconnut que des milliers de chars de pierres, de graviers et d'arbres déracinés étaient entraînés par un torrent qui menaçait d'envahir le productif petit vallon qui s'étend du village au hameau. Heureusement que le mal se borna à couvrir quinze à dix-huit poses de bonnes terres cultivées, dont une partie a été péniblement rendue à sa destination primitive.”

J. J. Rousseau qui à cette époque séjourrait à Môtiers, mentionne comme suit cet événement : „ Au dessus du village de Travers il se fit il y a deux ans, une avalanche considérable et de la façon la plus singulière. Un homme qui habite au pied de la montagne avait son champ devant sa fenêtre, entre la montagne et la maison. Un matin qui suivit une nuit d'orage, il fut bien surpris en ouvrant sa fenêtre de trouver un bois à la place de son champ; le terrain s'ébouyant tout d'une pièce avait recouvert son champ des arbres d'un bois qui était au-dessus, et cela, dit-on, fait entre les deux propriétaires le sujet d'un procès qui pourrait trouver place dans le recueil de Pittaval. L'espace que l'avalanche a mis à nu est fort grand et paraît de loin; mais il faut en approcher pour juger de la force de l'éboulement, de l'étendue du creux, et de la grandeur des rochers qui ont été transportés. Ce fait récent et certain rend croyable ce que dit Pline d'une vigne qui avait été transportée d'un côté du chemin à l'autre. ” (Lettre au maréchal de Luxembourg. De Môtiers le 28 janvier 1763).

Nous donnons aujourd'hui la vue actuelle de l'éboulement et nous espérons que nos historiens nous renseigneront sur l'issue du procès mentionné dans le passage de la lettre de Rousseau, et que nos géologues nous donneront l'explication de ce phénomène remarquable.

Un mur vivant. Nous avons toutes sortes de murs — des murs de vignes, de maisons, de prisons. L'idée que nous donne un mur est plutôt sombre que gaie — mais le mur vivant, c'est autre chose. Vous y trouverez la caresse, le baiser de la tige gracieuse du serpolet, de la fleur de primevère et de la saxifrage, autour et sur la pierre dure; l'union de la grâce avec la force, la vie sur une base solide. — Vous construisez le mur vivant avec la pierre moussue, crue, difformée et irrégulière, telle que vous la trouverez sur la montagne, dans le pâturage, dans la forêt. Au lieu de mortier vous prendrez de la terre franche, la plus voisine, terre de la prairie, mais de préférence la terre de nos forêts. Vous ferez donner une base un peu large à votre mur par votre constructeur, — il y a des hommes spéciaux dans nos montagnes qui font le mur sec, ce sont les hommes qu'il vous faut, à moins que vous vouliez construire vous-même. Toutes les fissures de votre mur seront bien garnies de terre et ensuite de mousse. Dès que vous aurez une plante, destinée à garnir votre mur, vous ôterez la mousse et vous mettrez la plante en lui donnant la position qu'elle occupait sur les rochers qu'elle habite, et peu à peu vous verrez des miracles! Vous aurez des saxifrages, des joubarbes, des renoncules, des véroniques, des épervières, des androsaces, des primevères, des gentianes, des linaires, des papilionacées diverses, l'Edelweiss et le lin des Alpes — enfin toutes sortes de belles choses sur votre mur — vous verrez ce que c'est que la vie et la différence de cette dernière avec la mort, que donc, notre excellent ciment et notre cruel mortier, à des murs, qui très souvent pourraient être garnis de jolies plantes, si le goût pour le mur vivant devenait plus général. J'offre des joubarbes à tous ceux qui veulent essayer la construction d'un mur vivant qui, aussi bien qu'un autre mur entourera nos jardins ou retiendra les terres du potager.

Fleurier, juillet 1877. P. Andrae.